HAL
open science

L'avvenire nelle lettere dei poilus comuni

Agnès Steuckardt

To cite this version:

Agnès Steuckardt. L'avvenire nelle lettere dei poilus comuni. 2015. hal-01946352

HAL Id: hal-01946352

https://hal.science/hal-01946352v1

Preprint submitted on 9 Feb 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'avenir, dans les lettres des Poilus ordinaires

Comment penser l'avenir quand l'existence de cet avenir devient plus qu'incertain ? Pour les mobilisés de la Grande Guerre, le taux de mortalité s'élève à 18% (voire 28 % pour la classe 14)[1]. Dans un tel contexte, si l'on en croit les linguistes, il faudrait quasiment ne parler qu'au conditionnel, qui « inscrit le procès dans un avenir chargé d'incertitude »[2], car le futur est certes une « hypothèse sur l'avenir, mais une hypothèse « dont on considère que la probabilité avoisine la certitude »[3]. Pourtant, les soldats de la Grande Guerre écrivent aussi au futur. Que disent-ils quand ils utilisent ce temps ? Que peuvent-ils se représenter comme « avoisinant la certitude » ?

Nous partirons d'un panorama sur les formes de futur dans un corpus de lettres de soldats peu lettrés et de leur famille, écrites pendant la période 1914-1916[4]. Quelles sont les formes utilisées : futur périphrastique ou futur simple ? Quelles sont les personnes dominantes ? Qui désigne le pronom *nous* dans ces lettres ?

La présence de deux futurs et la différence de référence entre deux *nous*, celui du futur proche et celui du futur lointain, nous amèneront à distinguer deux temporalités assez différentes : l'une enfermée dans l'espace-temps de la guerre, l'autre située dans un au-delà de la guerre. On exploitera les contextes d'emploi des formes futures pour dégager les représentations de ces deux moments de l'avenir.

Les formes du futur

Les formes verbales de futur proprement dites sont attestées dans Corpus 14 et y occupent une place non négligeable parmi les temps verbaux. Une première approche sur un échantillon (représentant un dixième du corpus) montre une répartition dans les proportions suivantes : le présent constitue environ 60% des formes verbales, les temps du passé et ceux du futur se répartissent à peu près également les 40% restant. Cette place n'est pas surprenante dans un genre qui, pour reprendre l'opposition discours/récit, de Benveniste, se place du côté du discours – ou d'un succédané de discours.

Futur simple, futur périphrastique, futur antérieur

Dans ces lettres, le futur se présente habituellement sous la forme du futur simple, mais pour 10% des formes aussi comme un futur périphrastique avec *aller*[5]. D'après Bauche, « le futur constitué selon sa formation romane, adjonction du présent du verbe *avoir* à l'infinitif : <j'aimer-ai>, <je finir-ai>, <je recevoir)-ai>, semble reculer en LP [langue populaire] devant le futur de forme germanique, c'est-à-dire formé avec un auxiliaire : <je veux partir>, <je vais partir> sont plus fréquents en LP que <je partirai>. *Aller* et *vouloir* se confondent : *le train veut partir*, *le train va partir* »[6]. Notre étude statistique montre que le français populaire écrit

[1] HÉRAN 2014: 1.
[2] MARTIN 1981: 85.
[3] MARTIN 1981: 83.
[4] STEUCKARDT, LUXARDO, GAIFFE, PESTEL 2014. *Corpus 14*.
[5] On relève également neuf formes périphrastiques avec *vouloir*, qui sont essentiellement utilisées par Alfred Foray, scripteur bressan (la périphrase futurale en *vouloir* est conservée dans le parler franc-comtois).
[6] BAUCHE 1920: 127.

du début du XXe siècle ne présente pas une prédominance aussi évidente de la forme périphrastique[7].

Parmi les scripteurs, deux apparaissent de plus grands utilisateurs du futur périphrastique : Pierre Fabre et Alfred Foray. Ces deux scripteurs sont aussi les plus habiles dans le maniement du discours. Quand optent-ils pour la périphrase ? Prenons deux exemples. Alfred Foray écrit : « Aujourd'hui je vais aller faire un tour en ville » (04/06/16), Pierre Fabre : « je vais aller maintenant me faire faire mon pensement » (17/02/15). Le procès dénoté par le futur périphrastique, situé dans le moment immédiatement consécutif à l'écriture, est présenté alors comme circonscrit à l'intérieur du hic et nunc du soldat ; ce ne serait pas le cas s'ils écrivaient, respectivement : « Aujourd'hui j'irai faire un tour en ville » ; « ? J'irai maintenant me faire faire mon pansement ». Conformément à ce qui est décrit dans la littérature (Damourette et Pichon, Blanche-Benveniste), le futur périphrastique appréhende le temps depuis le moment de l'énonciation, alors que le futur simple s'impose quand le procès est envisagé comme coupé du moment de l'énonciation. Ainsi plusieurs dimensions de l'avenir se dessinent : l'une est concentrée dans un horizon très proche, ou assez proche du scripteur, une autre est susceptible d'être plus lointaine.

Les personnes du futur

Les formes du futur sont inégalement réparties selon les personnes. Dans un genre qui ressortit au discours, il n'est pas surprenant que les personnes 1 et 2 occupent une place majeure. La première personne occupe une place dominante, ce qui ne paraît pas surprenant dans un contexte où il est essentiel de donner signe de vie et de raconter ses occupations. Si la deuxième personne est présente, c'est que le futur simple sert à formuler des demandes, demandes, principalement d'envois ou de nouvelles : « pour completer le colie tu metras des fromages de chèvres » (Ernest Viste, 24/10/14).

Les formes de pluriel sont moins présentes. L'étude de la personne 4 (*nous* et *on*, utilisé avec la valeur de *nous*) est particulièrement intéressante parce qu'elles désignent des référents différents suivant qu'on se situe dans le temps de la guerre ou au-delà. Ces deux formes peuvent référer à deux groupes : le scripteur avec ses compagnons d'armes (*nous* exclusif), le scripteur avec sa famille (*nous* inclusif). Dans le premier cas, il s'agit généralement d'évoquer le quotidien du soldat : « On va partir sans tardér » (Alfred Foray, 17/03/15) ; « La soupe est la nous allons la mange » (Ernest Viste, 13/03/16). L'autre configuration du collectif, plus rare, réunit le scripteur avec sa famille : « Je compte que nous nous verron bientot tous en cœur » (Laurent Pouchet, 28/07/15) ; « J'espère arriver bientôt alors nous causerons tous ensemble » (Pierre Fabre, 06/04/15) ; « Je compte bien d etre rentré pour allez au Baptême on va bien s'amuser et boire un bon coup » (Alfred Foray, 03/03/15). Dans un cas, la personne 4 réunit les soldats des deux camps :

> « et mème etand en premiére ligne, on se parle avec les Boches et mème çi çeula dure que croi bien que la Paix, çe sera lnous qui la signeron car nous yrron d'une tranchée a lautre, et on mangera en semble, car çeula nous semble pas de bon de se battre avec des gens qui nous on rien fait et que lon connai pas, la plus grande des chosse que nous demendon c'est que çeula finiçe au plutôt » (Laurent Pouchet, 12/12/15)

[7] Cette prédominance fait débat aussi pour le français contemporain (FLEURY, BRANCA-ROSOFF, 2010).

Cette citation construit une identité collective, posée par le *nous* et par le *on*, mais reste un hapax dans notre corpus.

De façon plus générale, les « autres » sont assez peu présents dans le corpus. La personne 6 occupe peu de place dans le corpus, comme si l'univers des correspondants restait essentiellement refermé sur eux-mêmes. On relève néanmoins quelques occurrences, dans le futur proche, à propos des « Boches » : « J'espère que les Boches seront gentils et que nous aurons le beau temps aujourd'hui » (Alfred Foray, 27/02/16), et dans le futur de l'après-guerre, à propos des victimes de la guerre : « Quand il rentreron il ne trouveron plus de maison » (Alfred Foray, 02/11/14). En dehors de ces cas marginaux de 3e personne, l'univers énonciatif des scripteurs apparaît centré sur le scripteur lui-même. Ce scripteur peut être inclus dans un collectif formé : par le soldat et ses compagnons d'armes, ou bien par le soldat et ses proches.

On dégage donc deux époques du futur : le futur dans la guerre, plutôt porté par le futur périphrastique, et par un nous exclusif (le scripteur et ses compagnons d'armes) et le futur d'après-guerre, plutôt porté par le futur simple et par un nous inclusif (le soldat et ses proches). Ce sont ces deux représentations de l'avenir que nous allons décrire maintenant.

Un futur dans le temps de la guerre

Le futur de l'écriture

Il existe un futur interne au temps de l'écriture de la lettre. Il pose une distance temporelle entre le moment où le soldat prend la plume et celui où il énoncera ce qu'il a à dire. Cette distance est généralement très réduite et concerne le temps qui sépare la principale de la complétive : *Je te dirai(s)* (47 occurrences), *je vous dirai* constitue une entrée en matière assez fréquente. Il arrive qu'elle soit un peu plus étendue et sépare deux moments de la lettre : « il y a eu du fourbie je te raconterai cela apres diner » (Marie Fabre, 13/06/15). Le futur peut renvoyer aux lettres et envois prochains : « Je te ferai un peu plus long demain » (Marie Fabre, 12/03/15). Il y a donc une temporalité interne à la lettre et une temporalité de la correspondance : ces temporalités de l'écriture structurent le futur proche des scripteurs.

Surmonter la discordance des futurs

Or la temporalité de la correspondance n'est pas synchrone pour les correspondants : demain pour celui qui écrit n'est pas demain pour celui qui reçoit. Comme pour rétablir une forme de concordance des temps, un des scripteurs imagine un système d'anticipation des dates : « je ne sais pas encor le resultat de la bataille je te le dirai demain car je te la fait le 22 apres midi elle partira que demain 23 comme elle est dater celle de demain 23 je la daterai du 24 et ainsi de suite » (Alfred Foray, 23/11/14). Ce qui est avenir pour le destinateur sera du passé quand le destinataire recevra la lettre : Alfred Foray en a conscience et semble chercher à réduire cette discordance des temps. Il sait cet effort inutile et anticipe la discordance : « voila 2 jours que je suis à Valhey c'est probable que quand tu recevra mes cartes je serai peut être plus ici car on est comme l'oiseaux sur la branche aujourd'hui ici demain ailleurs » (Alfred Foray, 23/11/14). Ce travail sur l'impossible mise en concordance des futurs est à rapprocher de la recherche de la réduction de distance, caractéristique de la correspondance en général et étudiée plus particulièrement dans d'autres correspondances de la Grande Guerre par Stefano

Vicari[8]. Malgré ses efforts, chacun reste enfermé dans son propre repérage temporel, et donc dans un futur qu'il ne partage pas avec l'autre.

Un futur incertain

Au front, l'emploi du futur est très fréquemment associé à des modalisations épistémiques[9]. L'expression lexicale de l'incertitude, par la négation du verbe *savoir*, est récurrente : « Nous somme toujour bien tranquille ici y rèsteron nous encor londtemps personne ne le sait (Alfred, 19/12/14). Syntaxiquement, l'écriture accompagne la succession des hypothèses de ce que sera le futur : « moi je pensse que laursqu'il reviendra, mes nouvelles seron personnelle car je croi bien que çe sera la derniére foi, mai je ne croi pas, car aprèsent on reprand la vie des tranchées, comme l hivert dernier à Vermelles, je vous dirrez (Laurent Pouchet, 22/10/15)

À l'arrière, les activités futures devraient se situer dans la plus grande régularité de la vie rurale et familiale. Pourtant, l'incertitude est présente aussi dans les lettres de l'arrière : « cette nuit cera un peu longue mais j vai croire cependant que tu es peut etre en bone santée et que demain soir j'aurai tes deux chères l'etres » (Marie Fabre, 03/07/15). La proposition *tu es en bonne santé* fait l'objet d'une superposition dans l'expression du doute : la première est introduite par le modalisateur épistémique *peut-être*, la deuxième la place par le verbe *croire*, sous la dépendance duquel est placée la proposition, la troisième par le futur périphrastique *vais croire* qui modalise la croyance elle-même, en la renvoyant hors du présent. S'ils n'ont pas, dans un futur immédiat, les mêmes activités, les scripteurs du front comme de l'arrière utilisent ces marquages de modalisation épistémique, qui traduisent une inquiétude partagée.

Par-delà la guerre

La représentation d'un avenir après la guerre est déclinée en différentes thématiques qu'on peut structurer en fonction de leur lien à la personne du scripteur. De la troisième personne à la première, on identifie trois façons d'envisager l'avenir : un avenir à l'échelle de la nation, un avenir à l'échelle de la famille, un avenir pour soi-même.

La « paix finale »

La perspective de la victoire n'est pas absente de notre corpus. Au tout début du conflit, les lettres témoignent de la croyance à une victoire rapide : « nous avons déjà vu les Prussiens nous avons livré quelque combat mais ils ont peur de nous ils reculent sans nous faire grand mal nous allons les roustir surement Alors ne vous faites pas du mauvais sang » (Pierre Fabre, 15/08/14). Par la suite, l'espoir d'une victoire imminente perdure et « se renouvelle continuellement »[10], comme par exemple chez Alfred Foray : « Nous sortirons victorieux de cette terrible guerre » (20/03/15) ; « les Russes ont remporter une grande victoire et les Français ont aussi infliger de serieuses pèrtes aux boches dans le nord peut être que ca sera plus tôt finit qu'on ne pense » (Alfred Foray, 24/10/15). La victoire est envisagée ici essentiellement comme la fin de la guerre, fin à laquelle on aspire sans un réel esprit belliciste. Une perspective un peu plus martiale apparaît dans ce troisième emploi, chez Laurent Pouchet : « Haureusement l que le temp vien réjouir notre séjour au chamt d'honneur,

[8] VICARI 2014 : 2197-2211.
[9] Ainsi, dans notre corpus : *peut-être* (59 occurrences), *probablement* (17), *probable* (9).
[10] HORNE 2005: 17.

et pouvoir avec lui ramporter une Victoire finale èpouvoir leur donner une bonne leçon » (27/04/15). Dans le cotexte du mot *victoire*, il est bien question ici de « donner une bonne leçon » aux ennemis, cependant le contexte élargi prend des accents nettement plus pacifiques : il s'agit surtout que ce soit fini, de se voir en bonne santé, de préparer aux jeunes une vie tranquille. Dans l'ensemble du corpus, le mot de *victoire* n'est employé que quatre fois, contre 25 occurrences du mot *paix*. C'est chez Laurent Pouchet qu'est construit le discours le plus suivi sur ce thème. A *victoire finale* Laurent préfère *paix finale*, expression qu'il emploie même dans un contexte où les contraintes sémantiques du verbe *remporter* sembleraient plutôt laisser attendre le mot *victoire* : « il fait un temp superbe en fin on que le soleil vien réjouir notre séjour au champ dhoneur et pouvoir avec lui ranporter une paix finale » (Laurent Pouchet, 29/03/15). A l'échelle de la nation, au-delà de la guerre, ce n'est pas tant la victoire qui est espérée qu'un avenir de paix.

Les occurrences du mot *avenir* sont concentrées chez Laurent Pouchet, c'est donc ici de sa vision de l'avenir que nous rendons compte. Un couplage entre l'emploi du mot *avenir* et l'évocation des générations futures y apparaît : « Bien des caresses au petit Ratout bien aimer q tu pourra lui dire que c'est pour son avenir et pour son honneur inçi que le notre que nous défendon le drapeau de la Françe lan blème de la patrie le Dieu de tous les Français » (08/11/14) ; « cette foici il faut espairè que ce cera la finala pour la vie éternelle je pense faurt bien que naux jeune enfants auron l espoir de vivre tranquille dans leur jeunesse édans son séjour pour la venir » (09/12/14). Le soldat fait-il partie de cet avenir à long terme ? Dans sa lettre du 8 novembre 1914, Laurent pense, après coup, à s'y inclure : « c'est pour son avenir et pour son honneur inçi que le notre ». Mais dans une autre, de janvier 1915, le choix de la deuxième personne manifeste qu'il imagine aussi un avenir d'où il serait, éventuellement, absent : « rien nous arraite on marche avec fierter sous la plui des obus et dai balles car nous savon que c'est pour l'honneur de la France et pour votre avenir » (04/01/15). Laurent Pouchet se bat pour un avenir dont il sait fort bien qu'il ne le verra peut-être pas.

Le temps du retour

L'horizon d'un retour qui mettrait fin à la séparation est cependant très présent dans les lettres des peu-lettrés, et, comme dans les correspondances plus lettrées qu'a pu étudier Clémentine Vidal-Naquet, se dédouble en en deux attentes : « celle des retrouvailles provisoires – dans la zone des armées ou en permission – ; celle, plus puissante encore, plus hypothétique aussi du retour définitif du soldat dans son foyer »[11]. Le temps de la permission se situe dans cet entre-deux, qui n'est pas tout à fait la guerre, mais pas non plus l'au-delà de la guerre. La question des permissions révèle, comme le souligne André Loez, « l'ambiguïté de l'identité des combattants, à la fois militaires soumis à des normes et citoyens jouissant de droit »[12]. Le moment de la permission permettra de renouer avec la vie civile : « j'éspère que dans quelques jours j'aurai le bonheur d'aller vous voir. ça va ce trouver au moment des foins j'irai vous donner un coup de main pour faire le char du Grand Prau » (Alfred Foray, 24/05/16). Par la projection dans le futur, le soldat retrouve son identité de membre d'une communauté villageoise.

Mais le retour espéré est évidemment le grand retour, que chaque scripteur imagine à sa manière. En 1914, il est envisagé de façon très concrète :

[11] VIDAL-NAQUET 2014: XV.
[12] LOEZ 2014: 58.

> Ceule ment le premier jours il [Albert, le fils de Laurent] ne voudra pas me reconnaitre car de puis 3 mois que je suis partis de la maison jaurez changer à vec le barbichon et méme peu tètre avec toute la barbe ; car jai lésser le fer de puis mon départ de Montpellier et lorsque je rentrerai çi çeula ne va pas je le raserai (Laurent Pouchet, 08/11/14)

Il peut revêtir un caractère festif. Alfred se promet « 8 jours de bombes » (19/10/1915), et Laurent aspire à se retrouver autour d'un verre, avec ses camarades au café du Jeu de Ballon, dans son village natal : « Je te dirrai que tous çeu de Baillargues que nous somme en semble nous somme tous en bonne [santé] ; et nous èspéron nous voir tous reuni au café, du Jeu de Ballon, pour prendre un bon apéritif » (07/03/15).

Les lettres et cartes elles-mêmes sont imaginées comme les traces du passé dans cet avenir partagé, aussi bien pour les soldats que pour leurs proches : « Je t'envoi avec mes cartes celle que Pierre ma envoyer car je ne peut rien en faire ici et ca garnira l'albom » (Alfred Foray, 30/10/14) ; « enfin de men suis tirez 3 fois et ma foi il faut èspairé que ce la durera jusqua la fin ou lon poura causer de vive voi à laur on va raconter des souvenirs lointains le soir au coin du feu » (Laurent Pouchet, 11/11/14) ; « Je te remercie beaucoup de la bage ainssi que deux carte. car cela ses des souvenir pour la vie les conserve avec plaisir est puis les lettres aussi que lorsque tu reviendra tu jour ~~les~~ les relire avec plaisir (Louise Pouchet, 06/04/15). Conjugué à la quatrième personne (*nous* ou *on*), l'avenir est donc bien envisagé comme le bonheur d'être réunis et de « causer ».

Si je reviens, qui serai-je ?

Même si le pluriel prédomine dans ces passages, on voit s'y dessiner aussi une représentation du soldat lui-même après la guerre. Il reviendra porteur d'une expérience (Horne, 2005), qu'il aura à transmettre. La guerre aura été une découverte géographique : « je te direz que nous somme a ouit kilometre de belgique nous ne somme plus en permes, tu peut croire, qua notre retour, çi le bhonneur en vient, on poura parler, et nous auron vu des pays (Laurent Pouchet, 08/01/15) ; elle est l'occasion à d'expériences plus inattendues : « hier j avais apris a tricoter je voulais me faire un cache col c et les infirmière qui nous montre ça. je te ferais voir ça quand je serai pres de toi ça ce fait sur un metal » (Alfred Foray, 30/10/16)

On rencontre dans notre corpus une anticipation du trauma que constitue la guerre elle-même. Laurent Pouchet dit très simplement, et probablement avec un certain humour, comment la guerre change son être dans sa physiologie même :

> il nous faut passer 48 heures dans les tranchées mai que veutu a prèsent nous commençons ana voir lhabitude, je croi bien que lorsque nous reviendron chez nous si nous anavon la peine comme on le pensse ; èbien on ne pourra pas coucher dans un lit dan le planc[?] de St brès au maurçeau de terre quil ly a au coté de la vigne, je ferrais une tranchées comme celle que nous somme et je passerai le rèste de ma vie, voila déja 7 moi que nous na von pas, pauser les pantalon et deux puis j'ai cou que je suis parti de la maison j'ai coucher 2 fois dans un lit (10/02/15)

Dans nos lectures, nous en avons rencontré un autre exemple d'anticipation des conséquences physiologiques de la Guerre dans la correspondance de la famille Résal, éditée par Pierre Allorant. Le changement dans le régime de vie est présenté sur un mode positif : « André écrit des lettres toujours avec un bon moral ; il dit qu'il a pris l'habitude de l'air, qu'en revenant, il

ne pourra plus vivre que sur son balcon, qu'il transformera sa chambre à coucher, salle de bain, etc. » (Meriem, 07/02/15). Il est frappant de voir l'officier d'aviation comme le soldat d'infanterie traiter sur le mode de la plaisanterie ce qui pourrait apparaître comme l'anticipation d'une mémoire traumatique.

La survie comme hypothèse

Ces représentations de soi sont suspendues à l'hypothèse de la survie. L'évocation de leur propre mort n'est qu'indirectement présente dans notre corpus. Notre corpus peu lettrés ne comporte pas de lettre-testament proprement dite (Vidal-Naquet, 2014, 511-515). Ces soldats n'organisent pas l'annonce de leur mort, ni la vie sans eux, comme on peut le voir par exemple dans la correspondance de Pierre et Yvonne Retour, éditée par C. Vidal-Naquet. Le mot *mort*, qui présente 50 occurrences dans notre corpus, est toujours utilisé à propos d'autrui. La mort d'autrui peut être l'occasion d'évoquer le danger qui menace tout soldat : « tu manonce la mort du felicien mais ce n est pas laine qui était a Beziers setait le plus jeune s est toujours mal heureux le quel quil soit mais il ne faut pas sarrette la car sest une guerre espres pour aneantir le monde » (Ernest Viste, 05/04/15). Mais la conscience du risque de ne pas revenir est exprimée surtout en creux, par la récurrence du verbe *espérer* (127 occurrences) et du substantif *espoir* (13), comme ici : « les boches font un gros effort du côte de Verdun ceux qui tombent[?] la hau ne nous ferons pas du mal a nous et esperons que afforce une lueur d'espoir nous rejouira » (Ernest Viste, 28/02/16). Ces évocations de la survie sur le mode du l'espoir contiennent l'hypothèse de la mort, mais, dans notre corpus, cette hypothèse n'est jamais explicitement formulée.

Une projection dans l'avenir est donc présente dans les correspondances ordinaires de la Grande Guerre, sur le court terme, comme sur le long terme, dans le temps de l'après-guerre. Un peu paradoxalement, le futur le plus proche apparaît aussi le plus teinté d'incertitude : on ne sait pas ce qui va se passer demain ; *peut-être*, *probablement* sont récurrents dans le cotexte de ces futurs ; et, si le *nous* et le *on* se distinguent alors par leurs référents (les compagnons d'armes et moi d'un côté, la famille ou la communauté villageoise et moi de l'autre), cette modalisation épistémique les rapproche : séparés physiquement, les correspondants partagent un même sentiment d'incertitude.

Le temps de l'après-guerre réunit dans un même référent le *nous* des correspondants. Pour tous, la guerre occupe, dans ce temps imaginé de l'après-guerre, une place importante. Les lettres de ce temps de guerre, qui coûtent aux scripteurs peu-lettrés un effort particulier, ont aussi pour eux un prix particulier. Précieuses, elles sont anticipées comme la trace de la guerre dans l'avenir. Pénibles, elles seront bannies de l'avenir auquel ils aspirent. Le temps des retrouvailles sera aussi la fin du temps d'écrire, au grand soulagement de certains peu lettrés : « il faut éspérè qu'un jours viendra, ou lon poura finir toute çes comédi decriture cela sera une joie un bonheur pour nous » (Laurent Pouchet, 20/03/15).

BAUCHE, Henri,
1920 *Le langage populaire. Grammaire, syntaxe et dictionnaire*, Paris, Payot.

FLEURY, Serge, BRANCA-ROSOFF, Sonia,

2010 « Une expérience de collaboration entre linguiste et spécialiste de TAL. L'exploitation du corpus CFPP2000 en vue d'un travail sur l'alternance Futur simple / Futur périphrastique ». *Cahiers AFLS*. Cambridge, n. 16(1): 63-98.

HERAN, François,
2014 « Générations sacrifiées : le bilan démographique de la grande Guerre », *Population et sociétés*, Paris, n. 510: 1-4.

HORNE, John,
2005 « Entre expérience et mémoire : les soldats français de la Grande Guerre ». *Annales. Histoire, Sciences sociales*. Paris, a. 60, n. 5: 903-919.

LOEZ, André,
2014 *La Grande Guerre*. Paris, La Découverte.

MARTIN, Robert,
1981 « Le futur linguistique : temps linéaire ou temps ramifié ? ». *Langages*. Paris, n. 85: 81-92.

STEUCKARDT, Agnès, LUXARDO, Giancarlo, GAIFFE, Bertrand, PESTEL, CYRIL,
2014 *Corpus 14*. PRAXILING – UMR 5267 (PRAXILING, Montpellier FR). *Corpus 14* [Corpus]. Disponible sur <www.ortolang.fr : https://hdl.handle.net/11403/corpus14> (dernière consultation le 22/05/2016).

VICARI, Stefano,
2014 « Vous allez dire que ma lettre n'est pas encourageante… », Neveu *et alii* (dir.), *Actes du IVe Congrès mondial de linguistique française*,: 2197-2211. Disponible sur < http://www.shs-conferences.org/articles/shsconf/abs/2014/05/shsconf_cmlf14_01296/shsconf_cmlf14_01296.html> (dernière consultation le 22/05/2016).

VIDAL-NAQUET, Clémentine,
2014 « Le Pacte épistolaire », VIDAL-NAQUET, Clémentine, *Correspondances conjugales 1914-1918*. Paris, Robert Laffont: VII-XVI.